

## Vivre sa foi dans une société déchristianisée

Caen, le 7 décembre 2020

Conférence de **Geneviève Comeau**, donnée en visio-conférence pour l'Institut Normand de Sciences Religieuses

Il y a quelques mois, j'étais allée rendre visite à un ami dans une petite ville d'Angleterre, près de Londres. Le dimanche matin, nous nous mettons à la recherche de l'église catholique que nous avons repérée sur Internet. Ayant du mal à la trouver, nous nous adressons dans la rue à des passants, qui n'en avaient aucune idée, mais qui voulaient bien nous aider... Nous sommes ainsi renvoyés successivement à différentes églises de diverses dénominations, dont la plupart étaient d'ailleurs fermées... Nous finissons par trouver l'église catholique, et par arriver à la fin de la messe !

Suite à quoi, mon ami me dit : « tu vois, nous sommes vraiment dans une société déchristianisée ! Les gens ne connaissent plus les églises ! »

Essayons, dans un premier temps, de caractériser notre situation actuelle, complexe, avant d'évoquer des chemins de conversion et d'espérance.

### I- Une société déchristianisée ?

Il y a plusieurs années déjà que la sociologue Danièle Hervieu-Léger parle de « l'exculturation du catholicisme ». Dans son livre publié en 2003 (chez Bayard) : *Catholicisme, la fin d'un monde*. Que veut dire « exculturation » ? Le mot est formé à l'inverse d'inculturation. Il signifie que le catholicisme n'est plus en phase avec la société. Il peut aussi signifier – c'est plus grave, et c'est ce qui arrive aujourd'hui – que l'empreinte du catholicisme sur la société diminue fortement. Les fameuses « valeurs » chrétiennes qui marquent les comportements d'innombrables personnes, qu'elles soient ou non croyantes ou pratiquantes, ces valeurs sont en recul. Le « chacun pour soi », ou la domination, sans aucun état d'âme, des plus forts sur les plus faibles, se généralisent. Or ces attitudes sont en contradiction avec l'Évangile. Mais où rencontrer des témoins crédibles de l'Évangile ?...

Après cette introduction sans doute un peu sombre, essayons de dessiner à grands traits le paysage spirituel de notre société.

### **1. La perte d'un horizon de transcendance.**

C'est-à-dire la perte d'une promesse, ou d'un « présupposé selon lequel la vie humaine offre un sens infini pour lequel elle vaut la peine d'être vécue. <sup>1</sup> » Or cette idée que nous sommes engagés dans quelque chose dont les enjeux passent infiniment nos propres préoccupations et nos propres intérêts, est en réalité une exigence vitale. La transcendance, c'est un espace qui déborde nos prévisions, nos intelligences, nos ambitions<sup>2</sup>. Faute de quoi, nous sommes seulement dans la gestion du monde, la négociation, sans plus d'espoir de « changer la vie ». Le politique lui-même est affecté par cette perte de transcendance et cette primauté de la gestion. La crise du politique est une crise du spirituel.

Qu'est-ce qui va pouvoir rouvrir l'espace de nos sociétés, donner du souffle, de l'espérance ? Qu'est-ce qui va nous faire sortir de nos bulles, de l'ennui, pour certains peut-être du désespoir ? Les chrétiens souffrent, comme les autres, du morcellement du sens et de l'absence d'horizon – surtout en cette période morose et incertaine liée à la pandémie. Or la foi leur propose sens et horizon : comment l'intégrer à leur vie aujourd'hui, et comment le mettre à disposition d'autres ?

Cette absence d'horizon est sans doute liée à une manière de vivre où nous sommes devenus, sans nous en rendre compte, très dépendants de la technologie et de la consommation.

### **2 - La domination du modèle technocratique**

En effet, ce déficit de transcendance et de verticalité, qui caractérise notre société, a comme corollaire la domination de ce que le pape François dans *Laudato Si* appelle le modèle « technocratique ». C'est-à-dire que la méthodologie et les objectifs de la techno-science conditionnent la vie des personnes et le fonctionnement de la société - comme si toute la réalité humaine et sociale était prise dans ce moule et ne pouvait pas en sortir<sup>3</sup>. Cette force réductrice exerce son emprise sur la politique, l'économie,

---

<sup>1</sup> A.Cugno, « Le deuil du politique », *Etudes*, juin 2011. Pour la suite du paragraphe, je m'en inspire aussi.

<sup>2</sup> Cf. Marion Muller-Colard, *Le Complexe d'Elie*, Labor et Fides, 2016, p.69

<sup>3</sup> Cf. *Laudato Si* n°107-108

le rapport à l'environnement, et les relations humaines<sup>4</sup>. « Les objets produits par la technique ne sont pas neutres », dit le pape François, « ils créent un cadre qui finit par conditionner les styles de vie, et orientent les possibilités sociales dans la ligne des intérêts de groupes de pouvoir déterminés. <sup>5</sup>» Je pense par exemple au livre d'un auteur américain (présenté dans La Croix du WE 22-23 févr.-20), professeur de droit et de philosophie politique, sur ce que nous devenons à l'ère du numérique (*La société d'exposition*, Seuil) : Internet reconfigure notre subjectivité, dit-il, la vie privée est devenue quelque chose qu'on troque sans état d'âme en échange d'un accès en ligne à tout, tout de suite, gratuitement.

**3 - Pourtant, on sent une soif de quelque chose d'autre...** Dans une société dominée par la technologie, le numérique, et la croissance économique, beaucoup se posent la question : « qu'est-ce qui fait qu'une vie mérite d'être donnée aujourd'hui ? Pour quoi suis-je prêt à donner ma vie aujourd'hui ? » Cette question est particulièrement aiguë chez les jeunes. Ils ont soif de quelque chose de radical, qui aille au-delà du bien-être, de la salle de sport, etc. Mais ne sachant où trouver cet engagement radical, certains hélas peuvent se tourner vers le faux absolu de ce qu'on appelle la « radicalisation ». Les jeunes (peut-être pas seulement les jeunes...) ont besoin de projets forts et neufs, de projets innovants, qui changent la vie, et qui mobilisent toute la personne.

Car en fait les soifs spirituelles et le désir d'absolu n'ont pas disparu, mais cherchent où s'inscrire.

**4- Une attention portée à l'intériorité.** Les gens cherchent à se reconnecter avec ce qui se passe en eux. Car nous vivons dans un monde assez stressant et dispersant, avec, pour beaucoup, un trop plein d'activité. D'où un grand besoin de faire des pauses, de « se poser », de partir de temps en temps « loin de tout », pour « recharger ses batteries ». Etre à l'écoute de ce qui se passe en nous. Pour certains d'entre nous, le confinement a permis cela : arrêter la tyrannie de l'agenda, et reprendre souffle. Pour d'autres au contraire, en particulier les parents de jeunes enfants, le confinement a été synonyme de surcharge et de stress.

---

<sup>4</sup> Idem, n°109

<sup>5</sup> Idem, n°107

**5- Un besoin de méditer.** Pour prendre de la distance par rapport à ce qu'on vit. Pour être plus attentif et présent au moment présent. Pour se libérer de nos schémas et réactions habituels. Pour vivre un bien-être personnel, mais aussi relationnel.

Deux amies, connues par le biais du Secours Catholique où elles travaillent, sont parties faire une semaine de méditation : des heures sans changer de posture (douleurs musculaires...), et à se concentrer sur la respiration (par la narine droite, ou par la gauche...). Quel investissement courageux !

Le bouddhisme est la racine (pas toujours connue ou explicitée) de cette manière de méditer. Le bouddhisme apprend à dissocier nos sensations et émotions, du jugement que nous portons sur elles. Du coup, il apprend à vivre un certain détachement par rapport à ce qu'on éprouve, et une certaine liberté pour changer quelque peu nos façons de voir et de vivre.

Ce besoin de méditer est-il le signe d'une quête de salut, pour reprendre un mot du vocabulaire chrétien ? N'allons pas trop vite... Car, dans le besoin de méditer de nos contemporains, l'horizon du divin, de la transcendance, semble absent. C'est surtout l'ici et maintenant qui intéresse.

## **6. La religion est reléguée dans l'espace privé**

Nous vivons dans une société sécularisée, c'est-à-dire que la religion n'imprègne plus le fonctionnement de la société. Les réponses religieuses n'ont plus l'évidence qu'elles avaient auparavant. Il s'ensuit une baisse de la pratique religieuse (ce sont les convaincus qui restent... mais ça ne fait quand même pas grand monde !). La croyance religieuse est devenue une posture minoritaire, reléguée dans l'espace privé. Les chrétiens en souffrent, les musulmans aussi, mais c'est l'ensemble de la société qui en pâtit. Cf ce que dit le dominicain Adrien Candiard, au lendemain de l'assassinat de Samuel Paty en octobre :

« Quand on fait sortir la religion du débat public, alors elle n'est plus soumise à la critique. On transforme une opinion en une identité qui devient sacralisée et finalement indiscutable. La logique de la laïcité aboutit à cela : à respecter les religions dans leur coin, sans plus en discuter.

On se trompe ! La religion peut être discutée. Aucun croyant ne peut sommer quelconque de respecter en bloc sa religion comme un bloc sacré et indiscutable. Que cet assassinat ait visé un professeur d'histoire-géographie est tragique, car c'est

justement par là qu'il faut remettre la religion dans le cercle de la raison commune. Elle doit faire partie des sujets dont on peut débattre. » (*La Croix* lundi 19 octobre 2020).

Débattre de nos convictions religieuses, rendre raison de ce qui nous fait vivre est un beau défi, dans une société où les gens ne s'y intéressent pas beaucoup, où tous les comportements et toutes les croyances sont pensées comme également valides, et où notre manière de vivre ne pose donc pas spécialement question ? Comment ne pas tomber dans l'in-signifiante ? Sans doute avons-nous à inventer, avec d'autres, comment traverser la crise actuelle et chercher de nouvelles manières de vivre, plus ajustées...

Comment regarder ce monde dans lequel nous vivons, dont nous sommes partie prenante ? Chacun est invité pour cela à puiser dans ses propres sources et ressources : la contemplation de Jésus dans les Evangiles, la tradition spirituelle à laquelle il/elle appartient... Pour ma part, la tradition ignatienne nous invite à chercher et trouver Dieu en toutes choses, à porter un regard positif sur le monde : ne pas commencer par condamner, mais par chercher à reconnaître et discerner les traces de Dieu...

## **II – Des chemins de conversion, pour rendre raison de notre foi et témoigner de notre espérance**

Rendre raison de notre foi, c'est rendre raison de notre manière de voir le monde, avec un regard d'espérance, et de notre manière de nous y engager.

**1. La foi est une manière de voir le monde.** La foi donne des yeux pour voir de manière nouvelle le quotidien, les relations, les décisions à prendre, au niveau personnel comme au niveau communautaire ou sociétal. La foi est capable d' « éclairer tous les rapports sociaux <sup>6</sup>», disait l'encyclique *Lumen Fidei* (*La lumière de la foi*). Elle s'intéresse aux questions de société, et guide les démarches de discernement. Le pape François a beaucoup développé ces derniers aspects – que ce soit dans *Laudato Si* ou dans son exhortation sur *La Joie de l'amour*, où il veut prendre en compte la réalité des familles aujourd'hui, dans toute sa complexité avec ses parts d'ombre et de lumière.

---

<sup>6</sup> *La Lumière de la foi*, n°54

L'intérêt de la démarche du pape François, c'est de mettre l'accent sur le discernement. C'est caractéristique de sa manière de faire – et ça peut nous inspirer : Le discernement permet de sortir des dualismes (dans l'Évangile, il n'y a pas les bons d'un côté, et les méchants de l'autre). Il s'agit de prendre un peu de hauteur par rapport aux oppositions néfastes, et de discerner l'Esprit à l'œuvre dans l'infinie variété des situations. Avec une telle démarche, on évite de figer la vision chrétienne du monde dans des positions raides et immuables.

## **2. Le pape François nous propose une vision du monde où « tout est lié » - et ça intéresse bien des gens en dehors de la sphère chrétienne**

Dans ses encycliques *Laudato Si*, et *Fratelli Tutti*.

« Tout est lié » = les crises sanitaire, écologique, économique, sociétale... et « tous sont liés » (fraternité et amitié sociale).

C'est donc un appel à tenir ensemble :

- une manière plus respectueuse, pour la nature, d'habiter la terre
- une écoute des plus pauvres, une attention à plus de justice
- une plus grande collaboration entre les gens : par exemple une manière plus synodale de vivre en Eglise, où on marche ensemble, hommes et femmes, clercs et laïcs.

Cette vision du monde, où nous appartenons tous à la même humanité et sommes donc convoqués à la fraternité, elle vient de la foi chrétienne. C'est aussi à la foi chrétienne que le pape François puise le courage d'en exposer les exigences – mais il le fait de telle sorte que chacun se sent concerné, quelles que soient ses convictions religieuses.

**3. En effet, beaucoup de personnes pratiquent la solidarité, l'entraide et le service, sans être des pratiquants de la messe...** Quel regard porter sur ces personnes qui peuvent être agnostiques, membres d'autres religions, indifférentes ?... Laissons-nous inspirer par le théologien Karl Rahner, qui disait : « Il n'est pas si facile d'échapper à Jésus Christ. Un jour on comprendra que beaucoup l'ont trouvé le plus simplement du monde, dans le plus petit des frères, sans pouvoir le nommer par son nom. <sup>7</sup> » Il faisait allusion à Mt 25 : « j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... »

---

<sup>7</sup> Karl Rahner, *Je crois à Jésus Christ*, DDB, 1971, p.100

S'exprimer ainsi n'était pas, pour lui, baptiser « chrétiens » tous les gens de bonne volonté. Mais c'était dire sa confiance en Dieu qui Se donne Lui-même à tout être humain, quel qu'il soit, dans le secret de sa vie ; et sa confiance que tout être humain peut faire de sa vie une réponse à ce don de Dieu, même si le Donateur n'a pour lui ni nom ni visage. Il n'est point besoin d'être chrétien pour poser des gestes de solidarité et de service ; mais sans doute faut-il être chrétien pour comprendre de *cette* manière (large et bienveillante) l'histoire de Dieu avec l'humanité.

4. En cette période d'insécurité et de détresse pour beaucoup, **notre confiance en Dieu peut être malmenée... Au fond, la crise actuelle est révélatrice des images que nous nous faisons de Dieu.**

Écoutons à ce propos une histoire racontée par le jésuite François Varillon :

« ... L'histoire du grain de blé. Le grain de blé est très heureux dans son grenier, il n'y a pas d'humidité [...], les autres grains sont gentils, il n'y a pas de bagarre dans le grenier, tout est parfait. Bonheur. Petit bonheur, n'est-ce pas ? Petit bonheur qu'il ne faut pas mépriser, bien sûr. Bonheur que je vous souhaite à tous pour l'année qui commence : bonheur de la santé, bonheur de la réussite, bonheur de l'aisance dans la vie matérielle, oui, mais petits bonheurs tout de même. Et si ce grain de blé remercie Dieu, sans plus, de ce petit bonheur qu'il lui accorde, il faut oser dire que le Dieu auquel il s'adresse n'existe pas, et c'est précisément ce Dieu-là qui est vigoureusement contesté par l'athéisme contemporain. Un jour on charge un tas de blé sur une charrette, on sort dans la campagne ; il y a le soleil, le ciel bleu, les arbres, les oiseaux, les fleurs. Le grain de blé remercie Dieu de plus belle, mais il est toujours grain de blé, il n'a pas été transformé, il s'adresse donc toujours à un Dieu qui n'existe pas. On arrive sur la terre fraîchement labourée et on enfonce le grain de blé dans le sol. Il sent l'humidité qui le pénètre jusqu'au tréfonds, il se désagrège, se décompose, il va mourir. Alors, à ce moment, il dit (ce que nous entendons dire des milliers de fois autour de nous) : "Si Dieu existait, de telles choses n'arriveraient pas !" C'est dommage. Car c'est à ce moment-là qu'il s'agit du vrai Dieu. Celui qui existe, celui qui travaille à ce que nous soyons transformés, à ce que le grain de blé passé soit transféré de cet état de grain à l'état d'épi pour lequel il existe.<sup>8</sup> »

---

<sup>8</sup> F.Varillon, *La Parole est mon royaume*, Le Centurion, 1986, p.35

Cette histoire est celle d'une transformation, d'un passage par la mort pour davantage de vie. Le Père de Jésus Christ est celui qui nous accompagne dans ce passage, et non celui qui nous en prémunit. L'œuvre de Dieu s'accomplit dans la Passion : ainsi, en toute situation, si difficile et si tordue soit-elle, le Christ peut être présent et nous rejoindre.

La foi ne nous garantit pas qu'il ne nous arrivera rien de mal. Elle nous met dans la confiance qu'un espace nous est ouvert, pour agir de manière responsable, et accueillir dans la liberté intérieure ce qui arrivera.

Il s'agit de passer d'une religiosité enfantine à une foi d'adulte, passer du Dieu du contrat au Dieu de l'alliance. Mettre notre confiance en Dieu, c'est croire qu'aucun événement, aucune situation, ne pourra avoir le dernier mot et détruire notre relation avec Lui.

5. Nous affrontons une grande difficulté en ce moment : la crise actuelle que traverse l'Eglise suite à la révélation des abus sexuels : beaucoup se demandent comment faire encore confiance à l'Eglise ? Cela vient sans doute renforcer la déchristianisation de la société.

**L'Eglise subit une perte de crédibilité.** Je ne pense pas que ce soit seulement une crise passagère : en effet elle touche le sens du sacerdoce, et la manière de vivre l'autorité. Les abus sexuels et l'emprise spirituelle sont des abus d'autorité. Pour y remédier, il faudra renoncer à la sacralisation, d'ailleurs fort peu évangélique, de la figure du prêtre, ainsi qu'au corporatisme clérical qui a permis que les crimes ne soient pas dénoncés. C'est le sens de la lutte contre le cléricalisme à laquelle nous invite le pape François (cf. sa « Lettre au peuple de Dieu », du 20 août 2018) : « Le cléricalisme non seulement annule la personnalité des chrétiens, mais tend également à diminuer et à sous-évaluer la grâce baptismale que l'Esprit Saint a placée dans le cœur de notre peuple. »

Qu'un pape vienne dénoncer la culture du cléricalisme n'est pas banal...

Il s'agit donc de revaloriser le baptême, qui nous fait tous, à égalité, fils et filles de Dieu, que nous soyons hommes ou femmes, laïcs ou clercs. Et donc d'approfondir le sens du sacerdoce commun des baptisés que Vatican II a inscrit dans la constitution *Lumen Gentium*. Et d'imaginer de nouveaux types de collaboration en Eglise, qui découlent plus clairement de l'Évangile. Repenser les ministères dans leur diversité,

pour trouver de nouveaux chemins. La finalité de cette réflexion est que l'Eglise soit davantage équipée pour servir la mission.

Dans ce sens, le confinement l'an dernier a été révélateur de nos imaginaires concernant l'Eglise, les prêtres, et l'Eucharistie. Il y a une manière sacerdotale de voir les choses : le sacerdoce renvoie au sacré, le prêtre est l'homme du culte. Et il y a aussi une manière presbytérale, mise en valeur par Vatican II, qui situe le prêtre à l'intérieur de la communauté et au service de la communauté. La première manière risque de réduire l'Eucharistie à l'hostie consacrée, avec une surmédiatisation de la messe en ligne. En revanche, la solidarité dont beaucoup de chrétiens ont fait preuve, a-t-elle été suffisamment médiatisée ?

Ces dernières années, l'Eglise a beaucoup parlé des questions de société, de morale, de mariage... Or la crise des abus sexuels nous invite à une parole plus modeste sur ces questions (nous ne pouvons plus prétendre faire la leçon aux autres). Belle occasion de nous recentrer sur la figure de Jésus de Nazareth ! et de ne pas placer sur un piédestal telle ou telle personne, même si elle a fait beaucoup de bien : en tout être humain, l'ombre et la lumière sont mêlées, comme l'ivraie et le bon grain.

En fait, ce qui touche les gens, c'est la cohérence de vie : que les actes soient en accord avec les paroles. Dans un monde dispersant et changeant, on a besoin de gens qui vivent une grande unité intérieure. C'est en grande partie par la cohérence de sa vie que le pape François est devenu populaire. Mais nous avons de plus en plus conscience que la cohérence de vie est un horizon vers lequel nous tendons, mais que nous n'atteignons pas vraiment...

## **6. D'où viendront le renouveau et l'espérance ?**

Sans doute de ce qui se passe au quotidien au ras des rencontres, très simplement, avec des gens qui ne sont pas des « vedettes »... Je pense aux multiples façons dont plusieurs chrétiens vivent leur foi, au coude à coude avec des personnes très diverses, dans de multiples engagements associatifs. On entre souvent dans l'espérance par la porte de la vie partagée ! Comme l'espérance dont ils témoignent, ces engagements ne donnent pas de solutions, mais ils ouvrent des passages là où tout paraissait bouché.

Je pense à mes sœurs xavières dans la communauté de N'Djamena au Tchad... là-bas, le pays va vraiment mal... comment font-elles pour ne pas céder au

découragement ? Ce qu'elles vivent auprès des enfants, des jeunes, des étudiants, des personnes dépendantes de l'alcool ou du Tramadol, c'est de l'espérance en actes. J'ai passé une semaine avec elles en janvier, j'ai admiré leur vie donnée, toute simple... Cela m'évoque une parole de Gilles Rebêche, le fondateur de la Diaconie du Var à Toulon. Il dit que nous sommes appelées à être des « moissonneurs » plutôt que des « semeurs » : des « moissonneurs » (l'image est très présente dans l'Évangile : « déjà les champs sont blancs pour la moisson », « la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux »), ce sont des personnes qui aident à nommer, à recueillir, tous les fruits d'amour, de patience, de bonté, que les gens vivent déjà. Il s'agit de « révéler » tous ces fruits, qui sont déjà là ... Une manière de révéler au monde que l'espérance est déjà à l'œuvre.

Un exemple de défi sur lequel des chrétiens s'engagent : l'urgence de changer de mode de vie, en lien avec la crise climatique et écologique. Vous connaissez sans doute le label « Eglise Verte ». Il existe aussi le campus de la Transition, à Forges près de Fontainebleau, dirigé par une jeune religieuse de l'Assomption : un lieu académique innovant (enseignement, recherche, expérimentation) où viennent se former beaucoup de jeunes, dans une vie partagée avec des bénévoles de tous milieux, et où les questions de l'environnement ne sont pas dissociées des questions économiques et sociales.

Pour ce défi-là, comme pour d'autres, il s'agit souvent d'« espérer contre toute espérance », envers et contre tout ce qui pourrait nous décourager.

Pour terminer, laissons-nous rejoindre par l'appel de *Fratelli Tutti* à une fraternité ouverte. L'Évangile nous invite à la rencontre avec tout être humain, et à la construction de la paix avec tous, y compris les autres croyants. Le pape précise que « la violence ne trouve pas de fondement dans les convictions religieuses fondamentales, mais dans leurs déformations. » Il termine son encyclique en citant l'appel à la fraternité qu'il a signé avec le Grand Imam Ahmad Al-Tayyeb, une fraternité à vivre dans les petites comme dans les grandes choses de la vie.